

Samuel Engel : premier américainiste suisse

Autor(en): **Naville, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde**

Band (Jahr): **14 (1952)**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-242410>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

SAMUEL ENGEL: PREMIER AMÉRICANISTE SUISSE

Par René Naville, Genève

A la fin du 18^e siècle vivait à Berne un savant, Samuel Engel, dont les écrits sont quelque peu tombés dans l'oubli.

Contemporain d'Albrecht de Haller, membre de la Société économique, bibliothécaire, amateur de belles fleurs et politicien à ses heures, Engel avait réuni une importante collection de livres rares et fut l'auteur de nombreux ouvrages consacrés les uns à la géographie, les autres à l'agriculture.

Dans ce dernier domaine, Engel fut l'inspirateur en Suisse d'un système rationnel destiné à favoriser la conservation des forêts et à promouvoir la constitution de réserves alimentaires, notamment de céréales, en prévision des périodes de crise. Comme bailli à Orbe et Echallens, il introduisit la culture de la pomme de terre dans le canton de Vaud.

C'est grâce à lui d'autre part que la Stadtbibliothek de Berne s'enrichit de nombreux ouvrages qui constituèrent un apport important à ses collections. Enfin on doit rappeler qu'il intervint à plusieurs reprises dans la lutte des partis à Genève comme conciliateur.

Mail c'est surtout comme géographe qu'Engel dut à l'époque sa réputation internationale.

Très jeune déjà, il s'était passionné pour les récits de voyage et, au cours de sa longue carrière de bibliophile, il n'avait cessé de collectionner des cartes et des livres rares se rapportant aux diverses parties du monde connu. L'Amérique en particulier avait sollicité sa curiosité et c'est ainsi que nous retrouvons dans sa bibliothèque de nombreux ouvrages traitant du Nouveau Monde. Ce sont les œuvres de Torféc, «Universi septentrionis antiquitates», datées de 1705, première description du Groenland; les «Itineraria ad regiones sub Aequinociali» de Geraldini, parus en 1631; une édition de 1544 de la «Cosmographia» de Munster; les œuvres de Sabellicus (1513) sur la découverte de l'Amérique; une «Geographia de Ptolémée» de 1535, éditée par Michel Servet; une histoire générale des Antilles publiée en 1667 par du Tertre, ainsi qu'une édition rarissime des «Chronicarum ab exordio mundi» de Bergomas qui parut en 1506 et contient un chapitre sur Christophe Colomb; les œuvres de Pereira sur le Mexique (1564); de Pierre Martyre sur les colonies espagnoles (1574), de J. de Acosta sur les Indes occidentales (1604) et de Garcilaso de la Vega sur le Pérou.

Vivant en Suisse, Engel était particulièrement bien placé pour se procurer des ouvrages consacrés à la cosmographie et à la géographie, nombre d'en-

tre eux étant édités à Bâle par Hervagius. C'est dans cette ville notamment que parut en 1532 la fameuse collection de Huttich, «*Novus orbis regio*», dont une grande partie traite de l'Amérique, ainsi que les œuvres de Loritz de Glaris qui fut l'un des premiers géographes suisses qui fit allusion dans ses travaux au Nouveau Monde (1527).

Au début du 18^e siècle, une grave question divisait les savants. L'Amérique l'Asie étaient-elles contiguës ou divisées par une mer dans leur partie septentrionale?

Les Russes déjà, au temps de Pierre le Grand, avaient entrepris de nombreuses expéditions pour éclaircir ce point et en 1733 Cathérine II avait envoyé dans ces régions une mission à laquelle participaient l'historien allemand G. F. Müller, le naturaliste J. G. Gmelin et l'astronome Delisle.

En 1735 parut dans le «*Mercure Suisse*» une lettre ouverte du professeur neuchâtelois Bourguet qui soutenait que le Kamtchatka était relié à l'Amérique par une mince bande de terre. De ce fait se trouvait résolue, selon lui, la question du peuplement du Nouveau Monde dont les groupements humains, la faune et la flore, ne pouvaient être que d'origine asiatique. La même année, Engel, dans un article publié dans la même revue, s'attacha au contraire à démontrer que les deux continents étaient séparés par une mer et qu'il devait exister un passage libre de glace entre le 70° et le 80° degré. Les résultats de l'expédition Gmelin lui étant entre temps parvenus, Engel, après avoir accumulé de nouvelles informations, chercha à intéresser les cercles britanniques à l'envoi d'une mission d'exploration, en proposant comme point de passage un lieu situé entre le Spitzberg et Nowaja Semlja. Un jeune Suisse bien introduit dans la société de Londres, Valtravers de Vivis, lui servit d'intermédiaire. Les révélations d'Engel ne manquèrent pas de susciter un intérêt considérable auprès de l'Amirauté et dans les milieux scientifiques britanniques, sans toutefois que ceux-ci se décidassent à effectuer la tentative proposée par le savant bernois.

Entre temps, en effet, l'Angleterre avait rompu ses relations avec la Russie et la France et se préparait à la guerre. Engel chercha alors à intéresser l'Impératrice Catherine II à son projet, par l'intermédiaire de Sulzer et en utilisant peut-être l'influence de son neveu, le genevois Duval, établi comme joaillier à la cour de Russie.

Ses efforts dans ce sens demeurèrent toutefois sans résultat. Sans perdre courage et plus que jamais désireux de convaincre l'opinion sur l'exactitude de ses prévisions, il publia en 1765 à Lausanne ses «*Mémoires et observations géographiques et critiques sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie et de l'Amérique*». Dédié à S. M, Frédéric V, roi de Danemark et de Norvège, des Vandales et des Gots, cet ouvrage fut réimprimé en 1779 sous le titre «*Extraits raisonnés des voyages faits dans les parties septentrionales de l'Asie et de l'Amérique*». Tout en reprenant les hypothèses formulées antérieurement par Buache, Engel combat dans ce mémoire les idées émises par de

Guignes qui avait identifié le Fusang découvert par des navigateurs chinois avec le Mexique. Il soumet à une analyse critique les relations de nombreux voyageurs comme Acosta, l'amiral Fuentes, Le Page du Praz et cherche à démontrer que la Californie n'est pas une île mais une presqu'île et qu'il existe une mer libre de glace dès le mois de juillet, séparant l'Amérique septentrionale de l'Asie.

En 1773, un membre éminent de la Royal Society de Londres, Dawes Barington, qui avait suivi les travaux d'Engel, obtenait du Premier Lord de l'Amirauté l'autorisation d'équiper deux navires qui, sous les ordres du capitaine Phipps, fils de Lord Murgrave, devait explorer la mer du nord et les régions indiquées par le savant suisse. Phipps toutefois se heurta à la banquise et revint, convaincu que les glaces accumulées aux alentours du 80° empêchaient toute tentative de passage entre l'Asie et l'Amérique.

Ce premier essai semblait ruiner définitivement toutes les hypothèses émises par Engel.

Le géographe bernois ne se tint toutefois pas pour battu. Il fit traduire en allemand la relation du capitaine Phipps en l'accompagnant de notes critiques et, en 1777, il publiait à Berne un nouveau mémoire: «Neuer Versuch über die Lage der nördlichen Gegenden von Asia und Amerika und dem Versuch eines Weges durch die Nordsee und Indien». Dans cet ouvrage, il expose que la plupart des cartes représentant le voisinage du pôle ont été sciemment faussées par ordre de la cour de Russie qui, parfaitement au courant du peu de distance séparant l'Asie de l'Amérique, avait intérêt à garder ces faits secrets afin d'empêcher d'autres nations d'emprunter cette route. Impossible donc de se fier aux relations des explorateurs russes qui ne donnent de leurs expéditions que les versions imposées par la cour. Car, constate-t-il, «tout ce qui se passe dans l'empire russe est considéré comme un secret d'Etat». Il prend violemment à partie G. F. Müller qui, avec Gmelin et Delisle, avaient été reconnaître, sur l'ordre de Catherine II, les côtes de la Sibérie. Il reproche à Müller d'avoir, sur instructions de la cour, caché la vraie position du cap de Tschutski. Il critique également les données géographiques fournies par Gmelin et Kraschennikof qui avaient entrepris une expédition en 1733 au Kamtchatka. Depuis Pierre le Grand, tous les auteurs russes, selon Engel, se sont ainsi évertués à falsifier les cartes et ont répandu le bruit qu'au delà des côtes asiatiques, la mer était impraticable afin de s'en réserver les ressources et le passage. Ce n'est que peu de temps avant sa mort qu'Engel devait avoir la satisfaction de voir triompher une partie des idées pour lesquelles il n'avait cessé de combattre.

James Cook, au cours de son troisième voyage autour du monde (1776—1779), établissait en effet, ce que n'avait pu faire Bering en 1728, que les continents américain et asiatique n'étaient nullement contigus mais séparés par une mer. Ce n'est en revanche qu'au 19^e siècle, en 1878, que la possibilité d'un passage nord-est devait être reconnu et démontré par E. A. Norden-

skjöld, passage qui par la suite fut expérimenté par Ronald Amundsen en 1903 et plus tard par le Russe Wilkitzki en 1913 et le Norvégien Amundsen en 1918. Nordenskjöld prouva en tout cas que les calculs d'Engel étaient relativement exacts puisqu'il utilisa cette zone indiquée par le savant bernois et qui, située entre le 70° et le 80° degré, se révéla être libre de glace en été.

Dans ses dernières années, Engel avait encore publié deux ouvrages: «Mémoires sur la navigation dans la mer du nord depuis le 3° latitude vers le pôle et depuis le 10° au 100° de longitude, Bern 1779», et «Remarques sur la partie de la relation du voyage du capitaine Cook qui concerne le détroit entre l'Asie et l'Amérique, Berne 1781».

N'est-il pas surprenant de penser que ce paisible bailli bernois, amateur de livres rares et de belles fleurs, pressentit le premier contre l'avis de tous, en comparant des cartes et des récits et sans quitter son cabinet d'études, l'existence d'une mer et d'un passage entre le nouveau et l'ancien monde, dont il fixa la position et ne cessa de souligner l'importance politique et économique. Ce passage, qui devait être découvert un siècle et demi plus tard, a pris en effet aujourd'hui même une actualité que l'on ne saurait plus méconnaître.

Un autre problème, qui a préoccupé Engel et sur lequel il a émis des opinions qui permettent de le considérer comme le premier des américanistes suisses, est la question du peuplement de l'Amérique.

En 1767, le savant bernois publiait à Amsterdam un ouvrage de 1400 pages dédié à S. A. le Prince Louis Eugène de Wurtemberg et intitulé «Essai sur cette question: quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux».

Dans cet ouvrage, où il aborde les grands problèmes que pose l'américanisme, Engel combat tout d'abord les théories fort répandues à l'époque qui veulent que l'Amérique ait été peuplée par des hommes de diverses nations comme les Juifs, les Ethiopiens, les Chinois, les Japonais, les Coréens, etc. «Je ne puis surtout, écrit-il, m'empêcher de rire des conséquences qu'on tire de la prétendue conformité d'un très petit nombre de mots ou de noms de quelques langues américaines avec d'autres mots de langues d'autres pays. Rien n'est plus faible que les preuves tirées d'une étymologie forcée». Dans le domaine linguistique, Engel se révélait ainsi déjà un précurseur en établissant, comme plus tard G. Buschan, que la parenté linguistique ne comporte pas nécessairement la parenté de sang. L'Amérique, selon Engel, aurait été peuplée avant le déluge à une époque où la terre était infiniment plus peuplée qu'elle ne l'est de nos jours et le volume des eaux inférieur à ce qu'il est aujourd'hui. Il soutient d'ailleurs, contrairement à l'opinion enracinée chez ses contemporains, que le déluge n'avait nullement été universel mais n'avait atteint que quelques régions, ce qui eut pour effet d'éloigner les côtes américaines de l'Asie et de l'Europe en submergeant des continents comme l'Atlantide.

Les anciens monuments que l'on retrouve notamment au Pérou et à Tihouanaco seraient dus à l'existence d'une très ancienne civilisation autochtone qui

aurait rayonné des Andes en Amérique centrale. Cette civilisation est due à des hommes venus probablement de Polynésie et de Malaisie à une époque où les distances entre l'Amérique du sud et des régions étaient beaucoup plus faibles. «Car on ne saurait imaginer, vu la figuration actuelle du monde, que des Asiatiques aient pu couvrir les immenses espaces qui séparent l'ancien du nouveau monde pour venir le peupler». A la suite d'un cataclysme, ces anciennes civilisations se seraient éteintes ou seraient retombées dans la barbarie. Les Incas qui en seraient issus, après avoir émigré au Mexique, seraient retournés dans leur patrie d'origine au 10^e siècle après avoir traversé le Darien et redescendu l'Amazone, ayant colonisé la Guyane, notamment la région occupée autrefois par le lac Parima. Les Mexicains viendraient d'un puissant empire situé au nord et au nord-ouest du Nouveau Mexique peuplé lui-même par des éléments barbares venus d'Asie et de Chine par le nord, bien avant l'existence d'une civilisation dans ces régions et avant l'âge du fer.

En ce qui concerne la faune et la flore, Engel s'élève contre ceux qui veulent soutenir qu'elles sont entièrement d'origine étrangère, «car, dit-il ingénument, la volonté du Créateur ne serait-elle pas pour cela une raison suffisante s'il lui a plu de diversifier les arbres et les plantes. Nous ne voyons des cacotiers, des plantes de vanille et tant d'autres qu'en Amérique, la cannelle fine naît dans l'île de Ceylan, le café est originaire d'Arabie et ainsi du reste; si donc on ne peut donner aucune raison de cette diversité que la volonté du créateur suprême, elle suffira aussi pour les animaux».

Il faut songer qu'Engel est un homme du 18^e siècle, vivant à une époque où régnaient encore quantité d'idées préconçues sur l'histoire des civilisations et où la connaissance de l'Amérique se limitait à quelques ouvrages rédigés par des explorateurs ou des missionnaires. On ne peut donc qu'admirer la clairvoyance dont il fait preuve dans les hypothèses qu'il nous a livrées et qui sont fondées seulement sur la comparaison de récits de voyage, le raisonnement et l'intuition. Combien naïves nous paraissent à ses côtés les élucubrations de tant d'auteurs du 19^e et même du 20^e siècles qui ont élaboré sur le même sujet les spéculations les plus fantaisistes. Trente ans avant Humboldt, il nous donne déjà une image de l'Amérique basée sur la critique des théories en vogue dans son siècle qui se réclament surtout de l'autorité de la bible. Cette image contient en germe les hypothèses et les données formulées par la science américaniste actuelle.

Rejoignant les auteurs du 20^e siècle, il combat en effet la conception d'un peuplement récent d'origine phénicienne, égyptienne, tartare ou juive, et fait remonter les cultures américaines à la préhistoire en proclamant leur caractère éminemment autochtone. Avec Rivet, il suggère l'existence d'archaïques migrations d'origine polynésienne et avec l'école américaine moderne considère le Pérou et les Andes comme le noyau du peuplement américain et le centre de diffusion des grandes cultures précolombiennes. Ils pressent l'existence de tout un monde préincasique remontant à la plus haute antiquité et

dont Tihouanaco serait le berceau resté mystérieux, problème qui continue à préoccuper les archéologues du 20^e siècle.

Comme beaucoup d'auteurs actuels, il envisage une migration incasique venue du sud-est et entrevoit l'existence d'un foyer culturel dans le bassin amazonien jusqu'en Guyane où selon Revet serait née la métallurgie pré-colombienne. Ses considérations sur l'origine nordique des cultures mexicaines sont aussi partagées par de nombreux auteurs modernes. Devançant les observations de certains anthropologues comme Pittard, il pressent encore la diversité des races américaines et nie leur homogénéité.

Enfin, il fut l'un des premiers peut-être à combattre l'idée d'un déluge universel en le limitant à des cataclysmes locaux, ce qui est aussi conforme aux hypothèses formulées de nos jours. Si ses vues concernant l'Atlantide et la liaison antédiluvienne des continents ne peut plus être retenue, ses considérations sur leur voisinage préhistorique évoquent invinciblement les théories de Wegener. On peut donc dire, sans exagération, que Samuel Engel fut un véritable pionnier qui dépassa de beaucoup les vues de son siècle, non seulement comme géographe mais également comme américaniste.

Il mérite à ce titre de prendre rang dans la galerie des savants et théoriciens les plus éminents qui ont contribué à enrichir nos connaissances sur le Nouveau Monde.

BIBLIOGRAPHIE

Bl o e s c h : Samuel Engel, ein Berner Bibliophile des 18. Jh. Bern 1925.

P u l v e r : Samuel Engel, ein Berner Patrizier aus dem Zeitalter der Aufklärung. Bern 1937.